Zeitschrift: Domaine public

Herausgeber: Domaine public

Band: - (1964)

Heft: 8

Artikel: "La Suisse romande au cap du XXe siècle", son portrait littéraire et moral : présenté par un Suisse allemand de Genève, M. Alfred Berchtold

Autor: Desponds, André

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1026797

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« La Suisse romande au cap du XXe siècle »,

présenté par un Suisse allemand de Genève, M. Alfred Berchtold

La Suisse romande est un pays à compartiments multiples, et qui n'a pas de capitale. Ce ne sont pas seulement les cantons qui, opposant leur relief à la circulation indifférente des idées et des œuvres, les refusent ou les réfractent comme le prisme fait avec la lumière. Chez nous, les péages intellectuels fonctionnent souvent entre quartiers voisins, et tout tend vers la forme de chapelle. C'est ainsi du moins qu'on peut voir les choses lorsqu'on y est mêlé. Mais à distance, le paysage s'organise et se simplifie. Zurichois né à Paris, que la guerre a ramené en Suisse, et qui a terminé à Genève, par une thèse de doctorat, des études commencées à Zurich, M. Berchtold voit la Suisse romande avec un certain recul, et il porte sur elle le regard d'un Suisse allemand de l'étranger. Mais n'allons pas le lui reprocher, car son livre doit à cette optique une bonne part de ses qualités. Et d'une situation qui aurait pu le rendre étranger à l'objet de son enquête, à force d'attention, de sympathie et d'intelligence, il a fait une tête de pont. L'image qu'il nous propose de la Suisse romande est vivante et fidèle. Dans les limites qu'il s'est fixées, elle est la plus complète qu'on puisse trouver dans aucun livre.

Limites de ce livre

Son livre est sous-titré: « Portrait littéraire et moral ». Et en effet il ne faut pas y chercher un tableau des arts et des sciences. Les mathématiciens et les juristes n'y figurent pas, ni les historiens. S'il nous parle de William Martin, c'est moins à cause de son « Histoire de la Suisse » que pour rendre compte de l'activité qu'il a déployée au sein de la Nouvelle Société Helvétique et, plus tard, en faveur de l'adhésion de la Suisse à la Société des Nations. Quant à Gonzague de Reynold, auquel il consacre un long et beau chapitre, on sait qu'il n'est pas seulement historien. M. Berchtold ne parle pas non plus des idées politiques, des luttes sociales. Mais il les aborde souvent par la bande, que ce soit avec Charles Secrétan, Pierre Coullery ou le chanoine Schorderet. Il n'étudie pas davantage le rôle de la presse, l'influence qu'elle a exercée sur l'opinion et sur les pouvoirs publics. Indiquer cela, ce n'est reprocher à l'auteur des lacunes, mais bien marquer les limites qu'il s'est imposées et qui n'empêchent pas son livre de compter un millier de pages.

En dehors des écrivains proprement dits, M. Berchtold accorde beaucoup d'attention à des théologiens, à des philosophes, à des moralistes dont la pensée s'ordonne plus ou moins étroitement à une doctrine religieuse. Il a pour eux une prédilection qui va parfois jusqu'à l'imitation spontanée. Dans le style de cet ouvrage bien écrit, il y a des miettes tombées de la chaire, des bribes d'un patois apparenté à celui de Canaan.

Ce livre trouve son centre de gravité dans la période comprise entre 1890 et 1920. Les auteurs nés au XXe siècle en sont exclus, sauf mention en passant. Pour l'époque antérieure à 1890, l'auteur a eu la sagesse de ne pas s'interdire des retours en arrière. On imagine mal un exposé de la pensée protestante qui ignorerait Vinet, mort en 1847.

Il faut savoir gré à M. Berchtold de ne s'être pas tenu aux chefs de file, et de faire bonne mesure à des écrivains mineurs. Car outre que les auteurs de premier plan ne sont pas légion chez nous, des écrivains de petit talent ou de portée restreinte jouent leur rôle de chaînons, et pour l'historien ils peuvent servir de témoins. Il leur arrive d'incarner des vertus que dédaignent de plus grands qu'eux. Un Pierre Girard, par exemple, même mesuré à l'aune romande, reste un écrivain de second plan. Mais s'il n'existait pas, la littérature romande serait appauvrie et moins digne d'amitié.

Tradition protestante et présence catholique

L'agencement interne du livre est mieux qu'ingénieux. Il est en général vivant et naturel. On commence par une section, longue de quelque 200 pages, sur la Tradition protestante, au XIXe siècle, puis au XXe siècle. On y rencontre naturellement les ténors: Vinet, Secrétan, Ernest Naville, Félix Bovet, Gaston Frommel, mais aussi cet organisme compliqué qu'est le protestantisme franco-romand, avec les familles franco-suisses des Pressensé, des Monod, avec la banque protestante qui, dès le XVIIIe siècle, est une sorte de corps diplomatique helvétique accrédité en France.

A cette tradition protestante se rattachent toutes sortes de greffons: des philosophes, des psychologues comme Flournoy, des théoriciens de l'éducation comme Claparède et Pierre Bovet, et un peu plus à l'écart du tronc, les missionnaires laïques ou laïcisés: Auguste Forel, Ernest Bovet, Pierre Ceresole.

Anticipons un peu: on rencontre plus loin une section « Présence catholique », longue de 100 pages. Elle est des plus intéressantes, et une des plus belles réussites de l'impartialité généreuse qui est une des qualités de M. Berchtold. Parmi les Suisses romands non catholiques, il n'y en a sans doute pas beaucoup qui se font une idée précise de ce qu'ont été et de ce qu'ont fait le cardinal Mermillod, l'abbé Vuarin, l'abbé Carry, le chanoine Schorderet, fondateur du journal « La Liberté ». Un des plaisirs que nous vaut la lecture de ce livre, c'est la rencontre de catholiques qui ne sont pas de plats conformistes ni des colonels honoris causa en littérature édifiante, mais qui sont des combattants intrépides et généreux. Des combattants qui pouvaient revendiquer comme devise la formule du cardinal Mermillod citée page 576: « Il faut traverser la charité pour aller jusqu'à la justice. »

Génie du lieu et poésie

La deuxième section est intitulée « Le génie du lieu ». Dans un petit pays qui n'a pas de colonies et dont la politique étrangère a pour maxime le maintien de la neutralité, on est porté plus qu'ailleurs à faire l'inventaire des richesses de la tradition et des beautés du paysage, et la littérature se satisfait d'être un objet de consommation locale. « Un génie est caché dans tous ces lieux que j'aime », disait Juste Olivier. Découvrir ce génie et le révéler aux lecteurs, c'est l'ambition de bien des écrivains tels que J. Olivier, Philippe Godet, Philippe Monnier, celui-ci auteur de « Mon village », mais aussi du « Quattrocento » et de « Venise au XVIIIe siècle ».

La troisième section est consacrée à la poésie. Au XIXe siècle, elle a rarement levé l'hypothèque des beaux sentiments. Le XXe siècle inaugure: Henry Spiess est plus poète et plus artiste que ses prédécesseurs. Avec Gustave Roud, E.-H. Crisinel, Jean-Paul Zimmermann, avec Pierre-Louis Matthey surtout, la poésie s'élève à une hauteur qu'elle n'avait jamais atteinte en Suisse romande, et le sentiment a cessé d'être l'alibi des insuffisances formelles.

Journal intime et roman romand

La section suivante, « Du journal intime au roman », fait revivre, autant qu'ils le permettent, des romanciers dont la figure a pâli: Cherbuliez, Rod, etc., et nous donne une ouverture sur le XXe siècle: Jacques Chenevière, Emmanuel Buenzod, Pierre Girard et Jean-Paul Zimmermann. Mais le morceau de résistance est Amiel, le journalier du journal intime qui, dans les 16900 pages de son manuscrit, effeuille la marguerite du pur amour de soi. Célibataire obsédé par le mariage, casuiste breveté dans l'art de trouver les raisons de ne pas se marier, mais en même temps un des esprits les plus puissants qu'ait produit notre pays.

Le théâtre: buisson ardent ou buisson creux?

Le bilan du théâtre, tel que l'établit M. Berchtold, est plutôt négatif. Chez nous, on a tourné autour du théâtre, et nos meilleurs auteurs n'ont pas produit d'œuvres décisives. Le Théâtre du Jorat est moins une réalisation qu'une promesse, une possibilité vite galvaudée. L'apport le plus intéressant est celui d'outsiders qui ont abordé la scène par l'escalier de service: Jaques-Dalcroze et Adolphe Appia, le génial théoricien de la mise en scène. Il n'a été prophète ni en son temps ni dans son pays, mais l'œuvre de ce solitaire à qui a manqué un théâtre était grosse d'une influence en profondeur et à longue portée.

Les « Cahiers vaudois » ou l'Age de raison

Avec la section « De la renaissance de 1904 aux « Cahiers vaudois », on a le sentiment que la littérature romande est arrivée à l'âge adulte. Ce n'est pas que les « Cahiers vaudois » soient surgis du néant. Lorsque Edmond Gilliard revendiquait pour eux le parrainage de Juste Olivier et de son « Canton de Vaud », il était dans son droit d'héritier. Et certaines idées de Samuel Cornut sentent déjà le fagot des « Cahiers vaudois ». Mais derrière ses phrases mal ajustées, on aperçoit sa longue silhouette branlante. Et à valeur égale, une idée de Ramuz est plus vraie qu'une idée de Cornut, parce qu'elle a pour elle la caution du style. La leçon des « Cahiers vaudois » est avant tout une leçon de style et d'expression. La Suisse romande n'a pas manqué d'écrivains qui ont voulu s'exprimer. Mais la devise des « Cahiers vaudois », telle que l'a fixée le bois mémorable de Bischoff, c'est « J'exprime » et non pas « Je m'exprime ». L'omission concertée du pronom réfléchi marque le passage d'un ancien testament à un nouveau. Cette clef que nous proposons n'est pas nouvelle; elle ne va pas à toutes les serrures. Mais elle rend compte mieux qu'aucune autre de certaines oppositions qui se sont manifestées à l'époque des Cahiers, portées à l'expression par des écrivains d'une égale vaillance. Ainsi, la « Voile latine », qui a paru à Genève entre 1904 et 1910, n'a précédé les « Cahiers vaudois » que de quelques années. Mais dès le départ, on voit s'y affronter les tendances dont le conflit la mènera au naufrage. Alexandre Cingria met l'accent sur le classicisme, la latinité et la catholicité. En 1914, il se déclare « absolument différent des Suisses ». De leur côté, Gonzague de Reynold et Robert de Traz, dans une optique un peu différente, s'attachent à définir et à cultiver la tradition helvétique. M. Berchtold cite de Reynold des phrases instructives: « ... restaurer l'ancienne culture suisse à laquelle nous devons l'indépendance de nos

son portrait littéraire et moral

esprits », « ... créer un classicisme alpestre ». En somme, Reynold se bat pour ce que Gilliard et Ramuz combattront, de fait ou d'intention. Ce combat se prolonge jusqu'à nos jours en des escarmouches d'arrière-garde. Dans ses « Entretiens avec Georges Anex », à la même page 18 où il règle son compte à la vaudoiserie et à son grand-prêtre Benjamin Vallotton, Gilliard l'intraitable ferraille contre Reynold et le renvoie à ses ancêtres: « Nous ne voulions pas non plus de l'helvétisme, du « suissisme » de château que nous offrait de Fribourg le descendant d'un mercenaire au service de l'étranger. » Il faut ajouter qu'à l'époque même les positions semblent avoir été moins tranchées. Des lettres de Ramuz à Reynold montrent qu'en 1913 l'équipe des « Cahiers vaudois » aurait trouvé bon que Reynold se charge d'un cahier, avec un sujet de son choix.

Mais l'opposition reste flagrante, et pour la surmonter il n'y a pas d'autre moyen que de reconnaître aussi à la Suisse romande son droit au pluralisme helvétique. Entre la Suisse romande et la Suisse allemande, il y a une frontière, ne parlons pas de fossé; une frontière qu'il serait dangereux d'ignorer. Mais il y a aussi une communauté, qui tient à la vie en commun au sein d'une même confédération. Entre la Suisse romande et la France, il y a une communauté fondée sur la langue, et que l'équipe des « Cahiers vaudois », soucieuse avant tout d'expression et du moyen d'expression qu'est la langue, ne pouvait pas laisser à l'arrière-plan. Mais l'usage d'une même langue n'empêche pas l'existence d'une frontière au moins aussi marquée que l'autre. Communautés et frontières n'ont pas pour tous le même degré d'existence. Mais il est bon qu'au moment le plus honorable des lettres romandes les voix opposées se soient fait entendre. Sentinelles les uns et les autres, ils ne gardaient pas la même frontière, et la consigne n'était pas la même.

Le chapitre sur C. F. Ramuz s'alourdit d'une digression où M. Berchtold laisse se prescrire sa justesse habituelle. Voulant montrer que Ramuz est plus Suisse qu'il ne croyait lui-même, il dresse le catalogue des analogies existant entre son œuvre et celle d'écrivains suisses allemands, Gotthelf avant tout. Mais aucun de ces parallélismes n'est vraiment probant. Presque tous tiennent aux sujets, et ces sujets ne sont pas plus suisses que poldèves ou patagons. Si l'arbre est une métaphore-archétype de nos grands écrivains, que dire alors de Barrès et de Claudel? A voir cheminer tant de personnages de Ramuz, on peut si on veut penser au « Juif errant » de Hodler. Mais le Juif errant n'est pas un sujet suisse, pas plus que « L'homme qui marche » de Rodin. Et si les évocations de la montée à l'alpage rappellent les peintures paysannes de l'Appenzell, c'est qu'il n'y a pas d'alpage sans montée à l'alpage.

Appel du large

La dernière section, « L'appel du large », rassemble comme dans un wagon de train international une société hétéroclite. Israël à Genève s'y rencontre avec le curieux et agaçant William Ritter. Un autre Neuchâtelois, Guy de Pourtalès, y prolonge un romantisme délicat, qui, dans ses biographies de musiciens, se teinte de mondanité. Mais Blaise Cendrars est le Baedecker de la Mytheneuropa. En bon Neuchâtelois, il se fabrique des biographies et des généalogies de rechange, où il est en même temps le père et le fils. « Fils de ses œuvres »: la formule lui va mieux qu'à personne. Quant à Charles-Albert Cingria, M. Berchtold demande quelle est sa nationalité. Ce cycliste à l'éternelle valise a une identité constellée d'étiquettes, mais son logis est à la belle étoile. Et où qu'il tombe, son aplomb est si juste qu'il crée sa patrie autour de lui. On ne peut pas imaginer Cingria originaire d'un autre lieu que celui où il s'arrête dans son perpétuel transit. Etrange partout, et partout merveilleusement à son aise. L'appel du large, c'est le heimweh de nos mythomanes, qui enrichissent la réalité romande d'une quatrième dimension, celle du mythe.

Conclusion pour ne pas finir

Une fois provisoirement refermé ce gros livre, qui restera un compagnon pour beaucoup de ses lecteurs, il faut remercier le guide qui nous a permis cette Reconnaissance de la Suisse romande. Les quelques réserves qu'on a dû faire, même additionnées de celles qu'on a tues faute de place, n'entament pas la gratitude que mérite une entreprise conduite à son terme avec une si verte alacrité, avec une si belle amitié pour le domaine exploré. Une curiosité inlassable des êtres jointe au respect de leur singularité, un don de sympathie qui va jusqu'au mimétisme, et à l'intérieur de la sympathie une réserve d'indépendance, qui est surtout appréciable lorsqu'elle reste implicite, comme un éclairage discret qui met chaque chose à sa place: telles sont les qualités maîtresses de M. Berchtold. Tout cela aboutit à des portraits inimitables parce que vrais. Vinet, Flournoy, l'abbé Carry, Alexandre Cingria, Paul Budry, autant de portraits, autant de réussites. Mais inutile de chercher le moule, il n'y en a pas. Ils sont faits d'après nature, soignés chacun comme des pièces uniques.

A travers cette galerie de portraits et ce millier de pages, on voit s'esquisser le portrait d'un être collectif qui est la Suisse romande. A tout prendre, elle gagne à être connue. Ce pays réputé conformiste et qui l'est à coup sûr, par ses condamnations il produit des non-conformistes, et il en exporte, autant dire qu'il en expulse. Non-conformistes que Vinet, Secrétan, Amiel, les Cingria, Appia, Gilliard et Ramuz, non-conformiste aussi Reynold, qui est bien autre chose que le Zermatten du riche que peuvent voir en lui ceux qui ne le connaissent pas. Mais ils sont non-conformistes chacun à leur manière et par amour de l'ordre, ce qui garantit deux fois leur authenticité. Chacun d'eux occupe une position définie, mais le chassé-croisé de leurs lignes dessine un pays qui ne manque pas de relief. La Suisse romande est un lieu où se rencontrent des forces centrifuges et des tendances au repliement: service étranger et réduit national. Parmi nos écrivains comme parmi nos cantons, il en est qui trouvent aisément le contact avec l'étranger. D'autres l'ont plus facile avec la Suisse allemande ou avec la Suisse italienne. D'autres, enfin, se replient sur leurs minima, et creusant leur taupinière comme Amiel ou Ramuz, à proportion de leur talent et de leur force d'esprit, ils ramènent au jour un butin qui pour autrui sera nourriture. Il faut tout cela pour faire un pays et pour faire une littérature qui ne soient pas des abstractions. Les topographes du fameux malaise romand, qui existe dès qu'on en parle, les professionnels de la romandicité trouveront dans le Berchtold, si jamais ils le lisent, leur saoul de mécontentement. Mais on peut les laisser à leurs provincialismes. Car c'est être provincial que de vivre à la remorque de Paris ou de quelque autre ville-star. Et c'est encore de l'esprit de clocher que de croire que notre paroisse est pire que toute autre paroisse.

André Desponds.

Les signes parmi nous: Philippe Jaccottet

Mauvaise, la poésie saute aux yeux. C'est une autre chanson quand elle est bonne. Les critiques s'en agacent: où a-t-elle pu passer? Ils auraient juré que pour dix ans on la tenait. Quel sera son prochain avatar? « Nous allons vers une poésie nationale », prophétisait-on naguère. L'astrologie est une science traîtresse. Reconnaissons-le: la poésie se fout de la république. Le poète, c'est le Juif errant. En deçà du langage, il demeure toujours quelque peu en dehors de la condition humaine. Fût-il engagé, il suit sa propre voie. A quoi bon le celer? Le tracé est celui d'une ligne de fuite. Le poète assume une responsabilité définie: il ne prétend à rien moins qu'à la récupération de l'individu. Du poète, Eluard affirmait qu'il donne à voir. Mais que peut-il bien donner que n'offre aussi le prosateur? Ceci: sa personne. La poésie a sa source dans la subjectivité. Dur métier: mais qui s'en doute? Tant il est convenu de parer du nom de poète ce faux malade atteint d'une hémorragie indolore, qui se délivre de ses mots comme on se libère d'humeurs. Il faut en savoir gré à Philippe Jaccottet: ce mystique — avec ou sans Dieu? — ne se propose pas de faire rentrer le chanteur dans la catégorie rassurante entre toutes: celle des serins.

Il a le respect des mots. Il lutte avec eux en un combat loyal. Il lui arrive souvent d'être vaincu: à la vacuité sonore le silence lui paraît préférable. Dépouillement, rigueur. Sans toujours pénétrer dans son monde impalpable — Gaston Bachelard eût rangé Philippe Jaccottet parmi les poètes de l'air, et chacun a son élément — j'aime sa probité. Valeur morale, se récriera-t-on. Et pourquoi pas? La beauté, je ne sais trop ce que c'est. Jaccottet a longtemps professé un certain platonisme. Me trompé-je? Il me semble se méfier maintenant de l'Idée. La beauté, ne serait-ce pas trop beau pour être vrai? Dans **La Semaison** (Payot, Lausanne), plutôt que des pièces achevées, Jaccottet rassemble des notes, poèmes non éclos (« promesses errantes de fleurs ») ou méditations. Jaccottet questionne beaucoup. Ces questions, il les pose d'une voix calme: affaire de cordes ou de thème. Telles de ses interrogations ne s'adressent peut-être qu'à lui-même ou au petit nombre. Il en est d'autres qui nous concernent tous. Témoin celle-ci: « Nous ne devons ni ne pouvons sortir de la contradiction; il nous faut seulement empêcher que tel de ses termes l'emporte sur l'autre. »

Gaston Cherpillod.

C.-A. Cingria

C'est en ces termes que Cingria répondait dans les « Petites Feuilles » de Budry à une demoiselle de Genève qui voulait savoir qui il était.

Mon âge: 12 ans et demi et 36 000 ans. Mes origines: le paradis terrestre. Les études que j'ai faites sont surtout celles qui ne m'ont pas été imposées. Dans quelles villes? Dans des quantités de villes, mais aussi dans les campagnes, les villages, les marais, les usines en démolition. Quant à mes « activités passées et actuelles autres que celle d'écrivain », j'en ai en effet beaucoup, mais la question est mal posée: elles ne sont pas autres que celle d'écrivain, *mais leur substance même et leur principale source d'inspiration. Car s'il faut définir la poésie, j'estime que couler du bitume sur le trottoir est bien plus efficace en puissance de verbe que de pâlir sur des encyclopédies. Mais plutôt que de dire cela par d'autres, qu'elle s'adresse à ces autres. Qu'elle s'adresse à Walt Whitman, Blaise Cendrars, etc. Qu'elle s'adresse aussi à Grock que je tiens pour le plus illustre des Suisses et des auteurs suisses. Qu'elle s'adresse à des camelots, à des orateurs géniaux que les circonstances improvisent, qui aussitôt rentrent dans l'ombre. Qu'elle s'adresse surtout aux rédacteurs des réclames dans les feuilles des avis de Genève et de Vaud qui sont le lieu où se dépense le plus pur flot de poésie...*

La valeur de ces textes, aujourd'hui éparpillés, fait espérer la prochaine réussite de l'édition des œuvres complètes de Cingria.